

*René Belletto*

# Le Revenant

*Roman*



Extrait de la publication



# Le Revenant

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

L'ENFER, Prix du Livre Inter 1986, Prix Femina 1986

LOIN DE LYON (*Sonnets*)

LA MACHINE

REMARQUES

LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS

RÉGIS MILLE L'ÉVENTREUR

HISTOIRE D'UNE VIE (*Remarques II*)

VILLE DE LA PEUR

CRÉATURE

MOURIR

PETIT TRAITÉ DE LA VIE ET DE LA MORT (*Remarques III*)

CODA

*Chez d'autres éditeurs*

LE TEMPS MORT, Prix Jean Ray 1974 (*J'ai lu*)

LES TRÂITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS NYLKAN  
(*Flammarion*, coll. « Textes »)

LIVRE D'HISTOIRE (*extraits*) (*Hachette/P.O.L*)

FILM NOIR (*Hachette/P.O.L*)

SUR LA TERRE COMME AU CIEL, Grand Prix de Littérature policière  
1983 (*Hachette/P.O.L*)

*Traduction*

LA TRISTE FIN DU PETIT ENFANT HÛITRE & autres histoires (*The  
Melancholy Death of Oyster Boy & other stories*) de Tim  
Burton. Traduit de l'américain (*Éditions 10/18*)

René Belletto

# Le Revenant

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2006  
ISBN : 2-84682-139-9  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## PREMIÈRE PARTIE





## I

Je n'ai pas le courage de remonter à la mort d'Isabelle, qui marque sans doute le véritable début de cette histoire. Non plus de commencer par mes retrouvailles avec Éric. Je m'en tiendrai je crois à un compromis : évoquer brièvement mon voyage de retour et m'abandonner, quand je m'en sens la force, à divers souvenirs et anticipations.

Un mois et quelques jours après la mort de ma femme, je quittai Barcelone et rentraï à Lyon, ma ville natale.

Comment le temps avait passé durant ces trente-sept jours (je venais de refaire le calcul exact à l'instant où un camion hargneux, « Déménagez vous-mêmes », me doublait pour la quatrième fois), ces trente-sept jours qui semblent un seul dans ma mémoire, j'ai peine à l'imaginer. Je me vois cloîtré des heures et des heures dans le calme trois-pièces sur cour de la *calle* Assahonadors, numéro 7 bis, troisième étage, où nous avons vécu un an. Prostré sur le très inconfortable canapé espagnol de la pièce du milieu, baptisée salon, face à la fenêtre. Indifférent à la rudesse

de ce siège, apparemment fabriqué avec des plaques de béton recouvertes d'un tissu rougeâtre d'une rare minceur, et tel qu'après une seule soirée nos (rares) invités repartaient grimaçants et se frictionnant avec énergie l'arête de l'angle droit que formait alors leur corps.

J'allume Benson sur Benson, l'œil fixé sur le gros arbre sphérique qui l'été envahit toute la cour et dont les branches, les jours de vent, giflaient les vitres sales et les volets jadis bleus, clac blam, blichiouiouclac, blam blam. Je détourne le regard pour jeter les mégots dans une poubelle, non sans adresse les derniers temps.

Je dépassai le camion quelque part au niveau de Gérone, millimètre par millimètre. C'était agaçant.

Un jour, la poubelle prit feu. C'est Antonio, le voisin du dessus et mon seul ami durant cette période, qui vint m'en avertir. Il frappa à ma porte. Je dus progresser à travers une épaisse fumée pour aller lui ouvrir. La fumée ne m'avait pas vraiment réveillé, si toutefois je dormais vraiment.

Antonio avait cinquante-huit ans et une dentition de cheval. Il vivait seul.

L'arbre, dans la cour, était d'une espèce inconnue. Même les plus anciens locataires n'auraient su le nommer. Comme il dissimulait l'immeuble d'en face et qu'un silence absolu régnait dans l'appartement, je pouvais me croire l'habitant d'une maison isolée en pleine campagne.

Le camion m'accablait d'appels de phares. Nous roulions à des allures trop voisines.

Je me rendis compte que j'occupais toute la route. Je ralentis et serrai à droite. Cette fuite-poursuite pouvait durer longtemps. Je décidai de m'arrêter à la prochaine *estación* pour mettre de l'essence, à tout hasard (ma jauge ne marchait pas), pour faire vérifier aussi l'allumage et divers niveaux. Depuis quelques kilomètres, le moteur de ma vieille Fiat 128 émettait des bruits curieux.

Je transpirais et je mourais de soif.

« Déménagez vous-mêmes », écrit à l'arrière en lettres énormes. La première fois que le camion m'avait doublé, j'avais lu, vraiment, « Déménagez vos mémés », sans sursaut critique particulier. Mon esprit était loin, ailleurs. J'étais épuisé. Et je n'aime guère rouler sur autoroute. C'est surtout en ville que mes qualités de conducteur s'exercent avec bonheur, comme on verra.

Les hiéroglyphes habituels m'avertirent d'une station toute proche.

J'attendis vingt minutes à la pompe à essence. Je les passai à suer et à fumer. Odeurs diverses et piailllements polyglottes m'insupportaient. C'était le début des grandes migrations d'août.

Finalement, je n'avais besoin que de peu d'essence. Habitué aux pleins interminables, le gamin roux à l'oreille droite décollée et à la narine gauche deux fois plus béante que l'autre, ou l'inverse, parut presque mécontent de devoir retirer si vite son tuyau de l'orifice irrégulier du réservoir, mécontent plutôt, l'arrêt automatique de la pompe ne fonctionnant pas, d'avoir le pantalon trempé d'essence, mécontent enfin de ne pas parvenir à replacer le bouchon, lequel ne se vissait pas, malgré les apparences, mais s'enfonçait bel et bien à coups de talon, comme je lui en fis la démonstration maussade avant de glisser un riche pourboire dans sa main poisseuse.

« Quel genre de bruit ? » me demanda un petit mécanicien chauve et en tricot de corps. Question toujours embarrassante. Il insista, me donnant le choix entre diverses onomatopées qu'il arti-

cula de bon cœur. Emporté par son effort d'imitation, il m'effraya presque d'un « paf! paf! paf! » retentissant, yeux écarquillés et poitrine gonflée, par lequel il semblait chercher à éloigner des vautours, suivi aussitôt d'un « breloui, breloui » ténu, comme s'il appelait des poussins dans une basse-cour, visage tout plissé et mains posées sur les cuisses.

Je lui abandonnai la voiture à regret. Je n'avais pas eu de chance avec les garagistes espagnols, et celui-ci n'allait pas faire exception, je le sentais.

Je tenais à conserver cette voiture le plus longtemps possible. Les quelques mois passés à Barcelone avaient été désastreux aussi sur le plan matériel. Au début, Isabelle avait trouvé une place de professeur d'allemand dans un établissement privé, puis elle s'était fâchée avec la directrice et avait rompu son contrat. Et elle n'avait plus rien fait. Les cours particuliers de musique et de guitare que j'avais fini par trouver moi-même à grand-peine ne rapportaient pas un salaire sûr. Nous vivions en partie sur nos économies, qui étaient maigres. Mes voyages à Lyon coûtaient cher. Deux fois j'avais fait venir Éric en avion.

Éric était resté à Lyon, chez ma tante Emilia. J'avais jugé cette solution préférable pour lui. Déjà auparavant, depuis sa naissance à vrai dire, ma tante avait l'habitude de le garder pendant d'assez longues périodes. Elle l'avait élevé autant que nous.

La chaleur me sauta au visage lorsque je pénétrai dans le bâtiment du relais, comme si elle avait rassemblé là le gros de ses forces. La climatisation était en panne depuis plus d'une heure. Rien ne fonctionnait, dans cette station-service.

Une caissière semblait au bord de l'évanouissement, une mèche de ses cheveux teints collée sur sa joue. Les touristes, nombreux, de nationalités variées, soufflaient et maugréaient. Les plus

mécontents étaient ceux qui sortaient des toilettes, ramenant avec eux des bouffées de puanteur suffocante. Je ne comprenais pas toujours les vocables hargneux qu'ils émettaient alors, mais j'en devinais aisément le sens d'après la vigueur de la pression qu'ils exerçaient de part et d'autre de leurs narines tout en roulant des yeux contrariés.

Un couple âgé me regarda avec insistance, puis une adolescente aux cheveux hérissés.

Mes yeux cernés jusqu'au milieu des joues suffisaient je crois à attirer l'attention, sans parler de mes cheveux hirsutes, d'une barbe de deux jours, de ma chemise boutonnée en dépit du bon sens, ou encore de mon jean espagnol, tout blanc aux alentours d'une braguette dont je devais remonter sans cesse la fermeture éclair défaillante.

Je n'avais plus d'habits convenables. Mon seul costume était troué. J'avais d'ailleurs presque tout donné à Antonio avant de partir pour qu'il s'en débarrasse à sa convenance.

Non, rien n'allait dans ce relais sordide. Et peu importe l'état exact du réduit à la lucarne bloquée où j'urinai, pantalon baissé – car la fermeture éclair en question, folle sur la partie supérieure de sa course, se coinçait sans remède vers le bas, si bien que je devais baisser culotte pour mettre à son aise l'instrument de la miction sous peine de me compisser odieusement –, où j'urinai en retenant mon souffle jusqu'au terme de l'opération, de peur d'une nausée trop violente.

Dès le lendemain de l'enterrement, j'avais souffert de vomissements pendant une semaine, et depuis je rendais volontiers tripes et boyaux.

Je mangeais peu. Je n'avais presque jamais faim.

Je bus trois *expresos* assez bons, achetai des biscuits aux raisins secs et retournai à la voiture en grignotant.

Bien entendu, je ne suis pas resté enfermé trente-sept jours sans mettre les pieds dehors. J'allais de temps en temps à *La Meson del General*, le bar-restaurant de la *calle* Tantarantana. On y mangeait mal, mais il avait l'avantage d'être le plus proche de chez nous. On servait à longueur d'année le même plat du jour, l'éternel *bistec con patatas fritas*, au steak capricieux qui s'enroulait avec lascivité autour de la lame du couteau, sur laquelle je pesais de tout mon poids, sans se laisser entamer par elle, aux frites flasques et grises, comme piquetées de suie, cuites sans doute dans l'huile de vidange de quelque vieille Mercedes abandonnée. (Trois Mercedes abandonnées dans notre quartier en moins d'un an, l'une avec des taches de sang sur le siège arrière. J'avais appris que Barcelone était une ville de gangstérisme secret, mais très actif.)

Autre inconvénient de cette *Meson del General* : elle se trouvait sur le chemin du *Parque de la Ciudadela*, où nous avions l'habitude d'emmener Éric quand il était à Barcelone. Ce parc lui rappelait le Parc de la Tête d'Or à Lyon. La ressemblance était lointaine, mais réelle. Il y avait même un lac miniature où s'ébattaient quelques cygnes et de nombreux canards.

Éric était le plus beau petit garçon du monde. Je crois sincèrement être impartial en affirmant cela.

Après le restaurant, j'allais parfois dans un bureau de poste. Je donnais là des coups de fil ruineux à ma tante Emilia, à Miguel, dans son garage de la place Gailleton. À Éric, qui avait passé les quinze derniers jours de juillet à Neuville-les-Dames, dans la maison de campagne d'un camarade. Il me demandait toujours quand je serais libéré de mon « travail ».

J'avais dû me résoudre à rentrer à la fin du mois.

J'avais chargé ma tante de lui annoncer la mort de sa mère, et de lui expliquer que des raisons de travail me retiendraient quelque temps à Barcelone.

Je faisais confiance à Emilia. Elle m'avait élevé moi-même dès l'âge de sept ans. Je la savais énergique et efficace, même si, peut-être – il m'en coûte de mentionner ce trait –, même si elle n'était pas capable de sentiments trop profonds... Sauf à l'égard de son défunt mari, mon oncle Angelo, celui qui se croyait tuberculeux. L'exception est d'importance.

À Emilia, j'avais dit que je souhaitais rester seul tant que je n'irais pas mieux, qu'il serait maladroit d'imposer à Éric le spectacle de mon chagrin. Mais elle ne me croyait plus. Et il y avait une autre raison en effet, sur laquelle je n'aurai que trop l'occasion de revenir : j'avais peur de revoir Éric, ma gorge se serrait d'avance, il me rappellerait trop Isabelle...

Dois-je parler déjà de folie ? Ces craintes, ou ces angoisses, me retenaient prisonnier dans l'appartement où, un après-midi de juin, j'avais trouvé ma femme morte.

Je me souviens de m'être perdu un jour dans Barcelone et d'avoir acheté un livre pour Éric, un livre très cher.

Quand Antonio ne m'avait pas entendu sortir pendant un jour, deux jours, il me descendait timidement de la nourriture et me donnait des cigares. Je ne les fumais jamais et les lui rendais la fois suivante. Il ne me parlait pas d'Isabelle. Je savais qu'il était allé deux fois sur sa tombe.

Je glissais les paquets de Benson dans ma poche de chemise. Il m'arrivait de déchirer le couvercle, de cette façon je pouvais piocher plus aisément.

J'avais décidé de vendre tout ce qu'il me serait possible de vendre avant mon départ.

Je roulais vite. Je jetai le paquet de biscuits vide par la fenêtre. Cent mètres après la station, le moteur avait refait les mêmes bruits : ni « paf paf » ni « breloui breloui », mais « prokh prokh prokh ».

J'aperçus, arrêté sur un parking, le gros camion qui incitait avec tant de cynisme à déménager soi-même ses ascendants. Peut-être le conducteur allait-il dormir là.

J'avais hâte maintenant de franchir la frontière.

Au péage, je voulus choisir la file de voitures la plus courte, mais comme elles étaient de longueur sensiblement égale, je ne fis que zigzaguer sur trois cents mètres à quatre-vingt-dix à l'heure parmi le flot des véhicules, ce qui me valut la réprobation générale, coups de klaxon, doigts portés à la tempe, lèvres déformées par des injures que je n'entendais pas. Je me rangeai finalement à côté d'une immense voiture américaine (Texas) conduite par un petit homme tout raide, les yeux plissés, maintenu par mille coussins à la bonne hauteur. Ses essuie-glaces fonctionnaient sans raison. J'imaginai le crissement qu'ils devaient produire sur la vitre sèche, et l'espèce de malaise que j'en ressentis fut aussitôt mis à profit par la nausée en vertu de je ne sais quelle correspondance mystérieuse.

J'avais mangé ces biscuits trop vite.

À un moment, l'homme me regarda. Il tourna la tête d'un coup et sans bouger le reste du corps, comme si elle était montée sur pivot. Un éclat méchant courait le long de la fente presque continue de ses yeux rapprochés. Je lui montrai ses essuie-glaces du menton. Il reprit sa position initiale, brusque tour de vis à gauche, et demeura immobile. Les essuie-glaces continuèrent d'aller et venir.



Je passai la frontière au Perthus. Les Pyrénées apportaient un peu de fraîcheur. Rien à déclarer, dis-je au douanier. Le siège arrière était plein. Il fronça les sourcils d'un air soupçonneux. Mais ses sourcils se seraient-ils rejoints et superposés jusque sur l'arête de son nez que je n'aurais rien eu de plus à déclarer : j'expliquai que j'avais vécu un an en Espagne, que je déménageais, que je rentrais en France. J'avais parlé en espagnol. Nous échangeâmes quelques mots. Il devint aimable et ne regarda même pas dans mon étui à guitare où reposait – c'est le mot, hélas, je ne jouais plus depuis si longtemps – la plus précieuse de mes possessions, une guitare du luthier barcelonais Ignacio Fleta. C'était un cadeau d'Isabelle. Elle me l'avait offerte trois ans auparavant. Elle avait touché alors une petite part d'héritage d'un de ses oncles de Barcelone, sa ville natale.

À cette époque déjà, le délai pour une Fleta était très long, deux ans et plus. Mais il était connu que le vieux luthier gardait toujours quelques instruments en réserve, pour les cas exceptionnels. Il s'agissait de plaie. Et nous avions plu. J'avais joué beaucoup et bien. Il avait apprécié surtout une pièce d'Albeniz que jouent de nombreux guitaristes, mais que j'avais transcrite en m'en tenant plus fidèlement à l'original pour piano. Et l'un de ses fils, à qui Isabelle avait tapé dans l'œil, plaida pour nous. Bref, j'eus droit à l'arrière-boutique secrète, je ressortis de chez Fleta avec une guitare et nous reprîmes le train pour Lyon fous de joie.

Antonio (Antonio Gades, comme le danseur flamenco) avait mis des petites affiches chez les commerçants du quartier, dont certains étaient ses amis depuis quarante ans. Il venait voir tous les soirs où en étaient les affaires. À chaque meuble ou lot d'objets vendus, il me serrait la main, découvrait ses dents impressionnantes et remontait chez lui heureux comme si nous étions en train de nous enrichir pour la vie.

J'eus quelque difficulté avec le canapé. Je revois le couple de jeunes mariés timides, à la fois ridicules et touchants, à qui je le cédai finalement pour trois fois rien. Tous deux étaient petits et gras, grasseux plutôt que gras. Le mari cherchait à faire preuve d'autorité devant sa compagne. Il me demanda d'un ton sévère si le canapé était indéformable, et ce disant, sous le regard admiratif de l'épouse, il donna un bon coup de poing dedans pour vérifier. Tandis qu'il frottait mine de rien ses phalanges endolories sur le côté de son pantalon, je l'assurai qu'il n'avait aucune inquiétude à avoir en ce qui concernait un éventuel avachissement. Et, mon Dieu, je ne mentais pas. J'étais sincèrement persuadé que l'explosion d'une charge de dynamite n'aurait que roussi le tissu sans déformer la matière immuable dans laquelle avait été taillé ce siège unique, acheté au début de notre séjour dans un triste supermarché de banlieue.

J'attirai moi-même leur attention sur son inconfort, mais fis valoir que je le leur cédais pour le prix d'un sandwich, et l'affaire fut conclue. Ils dissimulaient mal leur joie. Ils repasseraient le prendre dans la soirée, avec un copain et la *camioneta*. Je suis sûr qu'ils se bourraient les côtes de satisfaction dans l'escalier. Le soir, mort de timidité sans sa femme, le mari me demanda si j'avais bien réfléchi au prix. Lui avait réfléchi de son côté, il le trouvait un peu bas.

Diego et Carmen. Ils s'appelaient sans cesse par leurs petits noms. Ils me donnèrent presque envie de pleurer, de rire aussi. J'entends de ce ricanement intérieur qui me tourmenta très tôt dans la vie, déchirant cruellement les replis délicats du cerveau, des poumons et des viscères et qui résonnait toujours plus souvent et plus fort en moi.

Antonio voulait que j'aille loger chez lui les dernières trente-six heures, mais je refusai.

Je me vois, ces dernières heures, assis à même le sol dans un coin du salon désert. Une pluie fine fait grésiller les feuilles du gros arbre, feuilles dont l'étrange morphologie pouvait évoquer quelque croisement complexe de tilleul, de manguier et d'artichaut.

Plus jeune, je ne détestais pas me promener sous la pluie en été. Mais c'est le cas de beaucoup de gens je crois.

Antonio fait à manger pour deux et me descend des petits plats, du poulet au riz par exemple, qu'il prépare fort bien, et les remonte souvent intacts. Je le savais pauvre. Une maigre retraite d'employé de la ville, deux fils oublieux...

Son regard gêné, certains matins, quand il nous avait entendus nous disputer pendant la nuit. À Barcelone, Isabelle s'était mise à fréquenter je ne sais quelles réunions politiques, qui auraient pu être dangereuses.

Antonio me demande des nouvelles d'Éric, mais ne reparle plus d'Isabelle. Mais j'ai déjà dit cela. Il avait suivi l'enterrement. Quelques oncles et tantes d'Isabelle étaient présents, et son père. Elle n'avait plus guère de contacts avec sa famille.

Antonio et moi avions la gorge serrée, le jour du départ. Il comprenait que je quittais Barcelone pour toujours.

Je fis trois fois le tour de Perpignan à la recherche d'un hôtel. J'aurai bien pu somnoler dans la voiture, depuis longtemps mon sommeil était détraqué et je piquais du nez deux heures par-ci par-là à n'importe quel moment du jour et de la nuit, et dans n'importe quelle position. Et j'ai horreur des hôtels. Mais j'avais l'intention de me raser et de me laver. Je ne voulais pas me présenter en tenue de clochard le lendemain devant Éric.

Je tombais toujours sur les mêmes deux ou trois automobilistes qui cherchaient eux aussi. Il était nuit close. À un carrefour, un Noir

baissa sa vitre, se pencha en souriant et me dit qu'il y avait des chambres libres à l'hôtel des Baléares, dans une petite rue perpendiculaire à l'avenue Panchot. L'endroit ne lui avait pas paru très propre, mais il me donnait le renseignement à tout hasard. Je le remerciai.

J'étais trop fatigué pour faire le difficile. Après m'être perdu deux fois dans Perpignan et avoir parlementé dix minutes à l'hôtel des Baléares avec un employé sourd, je me retrouvai à minuit et demi allongé tout habillé sur un grabat mou et bosselé, les nerfs en révolution à cause des cafés de la journée.

Je ne recommande pas l'hôtel des Baléares (« des Baléares » : ha ! ha !) à qui redoute la vermine en rangs trop serrés, une agitation de place publique autour de sa chambre interdisant le moindre assoupiement, ou encore des commentaires amoureux hurlés à pleins poumons dans les chambres voisines par des couples ponctuant ainsi leurs étreintes sans grâce, lesquelles s'achevaient par des « han ! » de bûcheron s'acharnant sur un chêne centenaire. Le pire était que l'eau chaude ne marchait pas. J'étais furieux, mais trop las pour protester ou chercher un autre hôtel. J'avais loué une des trois chambres de l'établissement avec salle de bains, j'avais payé pour ce surprenant privilège un supplément qui doublait presque le prix de la chambre, et je repartis le matin aussi poisseux et fripé qu'à mon arrivée.

Je formulai bien quelques doléances auprès du pauvre hère de la réception, mais il me répondit, à la manière plaisante des sourds, qu'en effet l'avenue Panchot serait bientôt en sens unique.

Je pris un petit déjeuner passable dans un café, me perdis encore dans le centre de Perpignan, pourtant grand comme un mouchoir de poche, et quittai la ville bien plus tard que je n'aurais souhaité.

Les mornes quatre cents kilomètres qui restaient jusqu'à Lyon me font songer à une chute ou à une glissade au cours de laquelle on

Achévé d'imprimer en février 2006  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1943  
N° d'imprimeur : 06-xxxx  
Dépôt légal : mars 2006  
*Imprimé en France*



René Belletto  
**Le Revenant**

Cette édition électronique du livre  
*Le Revenant* de René Belletto  
a été réalisée le 12 mai 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en février 2006 (ISBN : 9782846821391)  
Code Sodis : N44343 - ISBN : 9782818004029